

# piqueras

par Alain Jouffroy

I

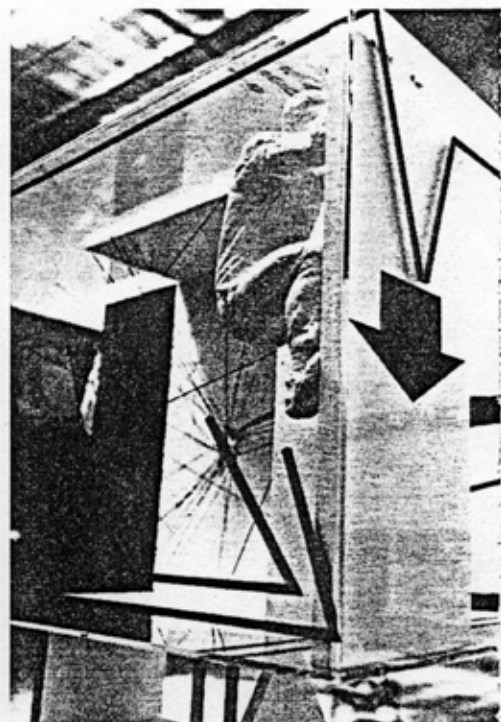
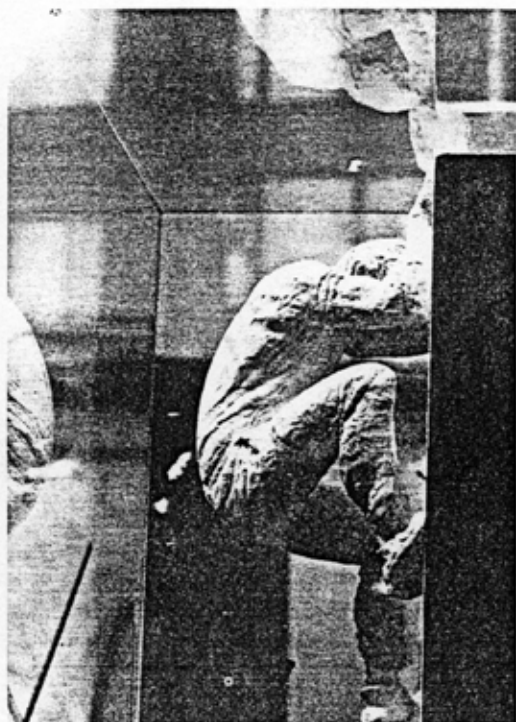
Suis-je ce que je fais ? Question simpliste. Qui sommes-nous ? Autre question, plus simpliste encore. Pourtant, ce sont des questions aussi simples qu'il faut poser aujourd'hui. La complexité du langage engendre les blocages, les **aporias** où nous voici coincés comme des rats. **Prisonniers**. Quel sens a ce mot pour nous, aujourd'hui ? Les prisons se révoltent, et les jeunes y sont de plus en plus nombreux. Bientôt les prisons susciteront des grèves générales, des révolutions : comme autrefois, dans les quartiers populaires, les ouvriers, les paysans les plus exploités. Il faut regarder en face les visages des prisonniers, les écouter, nous mettre nous-mêmes en question, nous qui avons le privilège de bouger, de fixer nous-mêmes notre heure de réveil, de repas, notre occupation des temps morts. C'était l'intuition de Warhol, il y a quelques années, que de nous avoir confrontés, sans

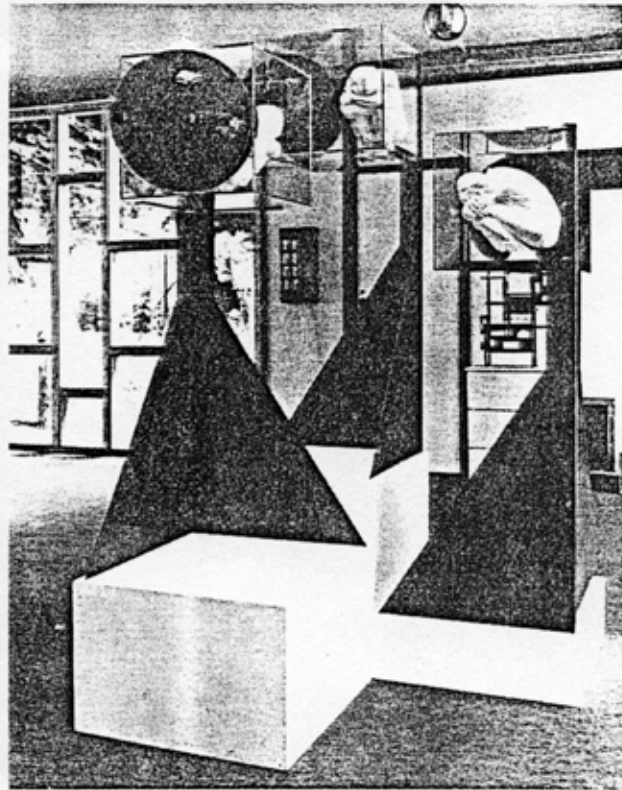
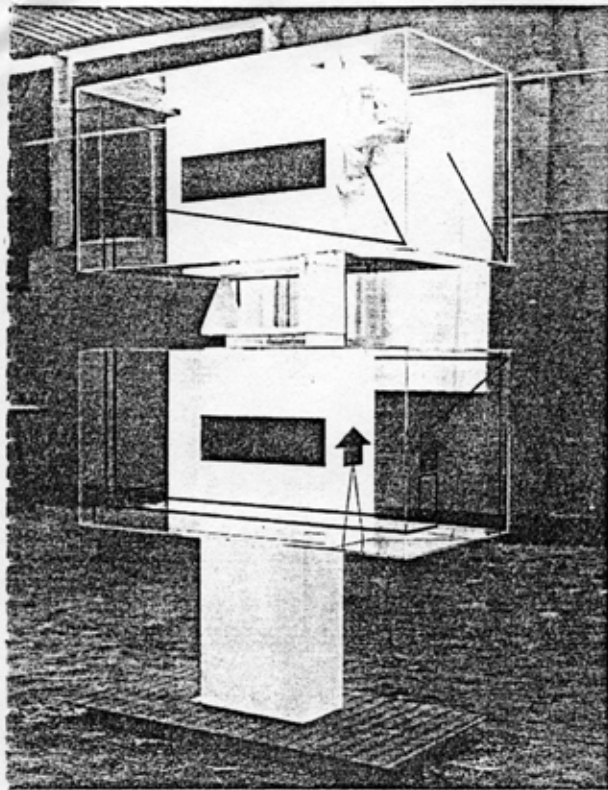
commentaires, avec des reproductions agrandies de quelques photographies de prisonniers américains. Mais cela ne suffisait pas : montrer, à l'intérieur des lieux culturels, le visage de la répression, du racisme et de la misère, c'est récrire les **Misérables**, poursuivre le travail des écrivains populistes du XIX<sup>e</sup> siècle. « Il faut faire quelque chose », disent les plus convaincus. Faisons donc quelque chose : distribuons des tracts à la sortie des lycées, comme nous l'avons fait à Dunkerque, pour les ouvriers du chantier naval, et pour Bernard Liscia, pour le Groupe d'Information sur la répression. Mais cela, non plus, ne suffit pas. Rien ne suffit jamais : le poids mondial de l'existence est trop lourd.

II

Je connais, depuis plus de dix ans, un peintre péruvien qui vit en Europe, et qui, depuis trois ou quatre ans, se consacra

entièrement à la sculpture. J'avais remarqué ses tableaux, dans la salle du Pérou, lors de je ne sais plus quelle Biennale de Venise. Nous nous sommes rencontrés ensuite. C'est un homme fier, assez distant pour ne se plier jamais à aucun impératif de mode. Son indépendance tient moins de l'orgueil que du souci constant de dignité. J'ai présenté une exposition de ses tableaux, en 1963, à la Galerie Staempfli de New York. Je lui ai consacré des articles dans la revue **Metro**. Inutile de préciser que, jusqu'à aujourd'hui, cela ne lui a pas été très utile. Contrairement à tous les carriéristes des beaux-arts, Piqueras ne se prête à aucune espèce de spéculation, fût-elle intellectuelle. Condamné à un an de prison pour avoir involontairement provoqué un accident routier, il a dû interrompre son travail de peintre. Libéré, Piqueras a abandonné la peinture, et commencé à réaliser un certain nombre de sculptures, en matière plastique,





Jorge Piqueras : Impossible, n°1 (1965-70), bronze, plastique et bois. 1 exemplaire déjà réalisé, propriété du Musée d'Art Moderne de la ville de Paris. 3 autres exemplaires en cours.

ci-contre : Prisonnier trois fois (1968-69), marbre, plastique et métal.

en marbre et en métal, sur le thème des hommes enfermés. Il travaille à Pietra Santa, en Italie, pour ses figures en marbre. On le voit peu. Il est, sans conteste, l'un des plus grands sculpteurs contemporains.

Pourquoi ? Quelle est la raison profonde d'une telle affirmation ? La solidarité dans la lutte, peut-être, mais aussi la complicité des intentions les plus secrètes qui animent un homme dans son travail. Piqueras ne se dédie au thème des prisonniers que par une décision qui l'engage entièrement : comme sud-américain, comme peintre, comme émigré. Il joue là sa carte personnelle, qui coïncide avec celle d'un continent exploité, et avec tous les travailleurs émigrés du monde. Son œuvre est donc enracinée dans une expérience, elle a la réalité sociale du Tiers-Monde derrière soi, et elle se trouve parachutée dans notre société comme une bombe à retardement. Nul populisme, nul folklorisme dans ses sculptures, mais un seul personnage, qui ressemble à Piqueras comme un frère, et qui tente de s'évader d'une prison ultra-moderne sur pilotis, une sorte de Fleury-Mérois archétypique. Autour de lui, les baies vitrées de la maison de plexiglas qui donne l'illusion de l'hygiène, de l'humanité des sociétés occidentales. Des flèches, aussi : comme celles de ses tableaux, absurdes, dictatoriales. Si l'on examine

bien ces monuments, ce pourraient être aussi des maquettes de monuments, ils s'opposent à toutes les formes d'organisation sociale : aucun Etat du monde ne pourrait en assumer, sans se contredire du tout au tout, le financement. Je ne connais pas d'œuvre plus purement anarchiste que celle-là : d'une anarchie encore à venir.

### III

L'Impossible, c'était le thème d'une exposition de Takis, au début des années 1970, chez Iris Clerf : il s'agissait alors de la libération de l'attraction terrestre. L'impossible de Piqueras est celui de la libération sociale. Le plus haut qu'on puisse grimper, à l'intérieur des superstructures culturelles, se situe encore en dessous d'un toit obstinément fermé et surveillé. Pourtant, c'est à l'homme que Piqueras consacre le marbre. Pour la prison, métal, bois, plexiglas lui suffisent. Ainsi, le marbre change-t-il de sens : par la seule symbolique des matériaux qui l'entourent. L'homme-marbre emprisonné dans la super-camélotte moderniste ne peut pas s'en affranchir : la boîte est d'autant plus hermétique qu'elle utilise la transparence comme moyen de surveillance supplémentaire. Le regardeur se trouve donc dans la position du garde-chiourme : contempler une sculpture de Piqueras, c'est découvrir que nous aidons, par notre « liber-

té », les gardiens de prison à juguler leurs prisonniers. Aucune plainte, aucun sentimentalisme dans ce constat : la lucidité, et c'est tout. Piqueras a généralisé, par son œuvre, la menace qui pèse aujourd'hui sur tous ceux qui exigent la liberté comme première condition d'existence, et dont bon nombre se trouve sous les verrous. Face aux verrous, Piqueras rappelle la fonction révolutionnaire de l'art. Mais il n'accompagne ses sculptures d'aucune déclaration théorique, ou politique : il en assume silencieusement, et jusqu'au bout, la responsabilité.

Dans une période historique où la condition des prisonniers du monde entier devient le test du fonctionnement de toute société et où l'interrogation se fait à ce sujet universelle, la sculpture de Piqueras, qui refuse l'alibi esthétique, ou avant-gardiste, et qui se caractérise par une formidable clarté, une formidable simplicité, me semble, à moi, l'une des plus pertinentes, l'une des plus appropriées aux conditions de la lutte qui se livre aujourd'hui sur tous les plans, au sein même de tous les systèmes de récupération de la révolte. Lui rendre hommage, c'est rendre hommage à tous les prisonniers : quels qu'ils soient. Aux fous, aussi. A tous les délinquants. A tous les désespérés. Je les salue bien bas. Je les saluerai encore, jusqu'à la destruction complète de toutes les prisons. ■